

L'Emprise

(Suite)

—... Dans une foule d'usines, on ne payait que le premier de chaque mois, et parce qu'un malheureux détail matériel avait empêché son caissier de faire de la monnaie divisionnaire, tout de suite un dcute s'élevait et l'on en venait aux gros mots!... A quoi tient, grands dieux, la situation d'un patron!... Il ne peut même pas avoir une distraction, un oubli!... Que les ouvriers qui craignent pour l'avenir viennent se faire payer aussitôt; mais qu'ils se le tiennent bien pour dit: aucun de ceux-là ne mettra plus les pieds à l'usine, ni dans la sienne, ni dans aucune autre similaire, et l'on verrait si le patron avait le bras long!...

Pendant deux semaines, les ouvriers furent donc secrètement terrorisés par une double crainte: celle d'un renvoi certain s'ils réclamaient leur paye, et celle de ne pas être payés s'ils ne réclamaient pas.

Le fameux Rabaroux, qui avait d'abord fourni tous les renseignements aux amis, eut peur, devant l'attitude énergique de Dietzch, d'avoir trop parlé; il devint alors d'un mutisme farouche et d'une platitude absolue devant l'ingénieur et Alberte, craignant par-dessus tout de se voir délogé du pavillon superbe que les circonstances lui avaient permis d'occuper depuis plusieurs années. Ce pavillon, avec cour et jardin, représentait un tel confort que, même sans aucun salaire, le concierge avait tout intérêt à ne pas le quitter.

Malheureusement pour lui, Alberte, avec une curiosité toute féminine et une logique implacable, parvint à savoir qu'un bavardage du portier avait été, en partie, la cause première de toute cette subite défiance. Dans une séance mémorable avec Dietzch et la jeune fille, le malheureux Rabaroux avait dû suer la vérité, et s'était vu sur le point de sauter, lui et toute sa famille; il s'était jeté aux pieds d'Alberte, avait embrassé les mains de Dietzch, sans aucun succès d'ailleurs; puis rentré en grâce tout à coup, le lendemain, sans savoir pourquoi, il recevait l'ordre de déménager aussitôt, et, à la place du confortable logis dont les circonstances l'avaient favorisé, l'ingénieur lui donnait une bâtisse en carreaux de plâtre, une ancienne écurie face à la grille, où il ne tenait qu'à peine avec sa femme et ses trois enfants.

Enfin, il n'y était installé que depuis une semaine, que Dietzch arrivait un jour, l'oeil brillant, dans sa face rose où, sous l'afflux du sang, la barbe et les cheveux semblaient se décolorer plus encore. Ce soir là, non seulement les ouvriers furent payés, mais chacun reçut une petite gratification, représentant, et au delà, les intérêts de l'argent en retard.

D'abord personne n'y comprend rien.

Mais un grand jeune homme, monocle à l'oeil, vient plusieurs fois dans la même semaine visiter l'usine. Alberte et Dietzch ont pour lui des égards absolument extraordinaires, le bruit circule avec persistance que c'est un comte, et qu'il achète l'usine, dont l'ingénieur n'aurait plus que la gérance.

A partir de ce moment, les travaux reprennent avec fièvre dans tous les ateliers.

Mais ce qui fit plus parler encore, ce fut de voir mettre à la moderne, avec eau, téléphone et électricité, l'ancien pavillon demeuré libre depuis le départ de Rabaroux; chacun se demandait si Dietzch ou Alberte Harmmester devait s'installer là... qui sait?... peut-être les deux!...

Dans l'usine, les femmes surtout envisagèrent la possibilité d'un mariage entre les deux autorités dont tout dépendait; vraiment, ce serait un spectacle plutôt rare que cette alliance sentimentale et industrielle!... Alberte avait une beauté dédaigneuse et brutale. Dietzch, au contraire était le blond fade et gras, intelligent d'une autre façon, volontaire avec d'autres moyens; et dans l'usine, en voyant les peintres badigeonner en vert d'eau tendre le petit pavillon, on se demandait ce que donnerait ce nid... bête mauvaise ou fleur inattendue d'amour, si ces êtres très forts, et physiquement opposés, allaient par le mariage leurs étranges destinées.

Les travaux furent loin d'être aussi importants que les bavardages l'avaient tout d'abord annoncé; et ils se terminèrent par un vrai coup de théâtre. Un soir, au lieu du couple attendu, on vit arriver un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, large d'épaules, à la figure simple, à la démarche un peu gauche; il descendit d'un fiacre et pria Rabaroux de l'aider à monter deux grosses malles de paysan, lourdes comme le diable.

—... Mais, c'est Claude Routier!... le fils de Mathurin!... s'écrie un ouvrier qui passe à ce moment dans la cour...

—Parfaitement... répond le nouvel arrivant qui se retourne, je suis Claude Routier.

En quelques instants, la nouvelle circule à travers toute l'usine, et Sandrin, le premier contre-maître, s'écrie en l'apprenant:

—Tonnerre... ce serait trop fort!...

—Pourquoi trop fort?...

—Pas possible!...

—Tel que je vous le dis.

Et aux carreaux des hangars ou montés sur la charpente des wagons, les anciens ouvriers du Val d'Api regardent le nouvel arrivant avec les sentiments les plus divers au fond des yeux.



Les ouvriers regardent le nouvel arrivant avec les sentiments les plus divers au fond des yeux.

En effet, c'est Claude Routier, conduit par Dietzch, qui vient prendre possession de sa nouvelle demeure sans se douter de l'émotion qu'il soulève. Vraiment, pour Paris, le fils de Mathurin sera logé princièrement, et ses malles paraissent misérables et comme perdues dans cette maison, où les pas sonnent avec ce bruit de regret ou d'appel qui semble être la voix de toutes les pièces vides...

—Avoue, Claude, que tu as lieu d'être content de moi, demande l'ingénieur... Tu ne pourras pas dire que je ne te soigne pas comme un petit poulet de grain? J'ai fait tout remettre à neuf afin que tu n'hérites pas des punaises de Rabaroux... C'est si bien arrangé chez toi, qu'à l'usine chacun me mariât avec Mlle Harmmester, et d'office m'installait ici...

Claude, dépaysé, regarde les grandes pièces, lui-santes encore de vernis...

—Sans compter que tu pourras t'offrir ici une famille vraiment royale!...

L'ingénieur détaille les adaptations possibles pour l'avenir quand Mme Routier sera là, elle prendra la grande chambre; elle a comme horizon le mur en meulière, c'est vrai, mais au moins on est chez soi et les regards curieux des ouvriers ne fouillent pas vos meubles; à côté d'elle, seront Jean et Annie; la salle à manger sur la cour, et le bureau de Claude, tout à l'entrée, devant le guichet, surveillant l'ensemble et le mouvement de chaque atelier.

Puis Dietzch, toujours expéditif en affaires, entraîne Claude dans l'usine, le présente à Alberte qui le connaît de longue date, et enfin aux ouvriers, pour la plupart desquels Claude est un "pays". Beaucoup l'aimaient déjà au Val d'Api, mais en le craignant, car il avait laissé là-bas la réputation d'un chef à la fois raide et juste... D'autres l'ignoraient, ayant travaillé dans des services différents du sien; mais certains contre-maîtres, surtout Sandrin, qui était le premier et le plus intelligent, éprouvèrent, en le voyant, la montée brutale de jalousie que ressentent les êtres à morale primitive devant un rival inattendu qui menace une situation, ou vient occuper une place supérieure qui n'existait pas en fait, et que, pourtant, on avait rêvé d'atteindre un jour, quand les circonstances l'auraient créée.

D'une façon confuse, Claude se rend compte de ces sentiments contraires qui s'abritent derrière les visages souriants ou s'expriment par des mains tendues et refermées en de solides étreintes.

Dietzch plane au-dessus de toute cette psychologie, met Claude Routier au courant du manie-ment spécial de certaines machines inconnues dans les usines du Val, lui explique ses projets immédiats, puis lui rend la liberté et va retrouver Alberte qui donne des signatures au bureau.

Elle le reconduisit lentement à la grille, causant de choses diverses, puis subitement lui dit:

—Je me suis demandé, tout à l'heure, si j'avais agi avec intelligence en vous laissant donner tout de suite à Claude Routier cette situation à Paris. Il me paraît bien "petite fille" pour la capitale... Et surtout, d'après ce que l'on me répète, ce choix nous aliène à jamais le coeur de Sandrin, dont l'influence est grande ici.

—Ma foi, répond Dietzch en caressant sa barbe, j'ai mon idée sur Claude, et elle est bonne; quant au coeur de Sandrin, je puis vous rassurer, il n'a jamais existé: Sandrin est un intrigant, il appartiendra toujours à qui voudra l'acheter... Et j'ai Claude pour rien!

—Enfin, quel sera au juste le rôle de ce Claude Routier?...

—Le rôle nécessaire de l'homme de paille d'abord; ensuite celui de la cheville ouvrière qui nous permettra de vivre de l'usine sans en être l'esclave.

—Mais pourquoi aller chercher le fils de Mathurin, puisque, à Paris, nous avons ce Sandrin sous la main?

—Décidément, vous y tenez à votre Sandrin!... Il est bien trop canaille pour que je lui mette seulement un doigt dans nos intérêts!... C'est même un des plus remarquables coquins que j'aie rencontrés au Val d'Api... Heureusement qu'il est vaniteux comme une dinde, sans quoi il n'y aurait pas moyen de le mener...

—Les gens honnêtes sont quelquefois bien plus embarrassants que les coquins...

—J'ai besoin ici — et Dietzch scande bien ses paroles — d'un honnête homme qui nous serve de couverture; vous entendez bien... d'un honnête homme; les canailles trahissent toujours; je veux un simple qui, séparé de son milieu et me devant tout, me soit acquis corps et âme... d'un homme n'ayant pas le flair curieux du Parisien, lequel cherche toujours à connaître ce qu'on veut lui cacher et ne se laisse pas impressionner facilement par les façades. Or, Sandrin est né à Paris, et la plus grande partie de sa vie ouvrière s'y est écoulée. Pour Claude Routier, c'est différent, il connaît le travail et ne connaît que lui; il ignore les ficelles; sans le savoir, il devient notre couverture légale, car, mon enfant — et Dietzch se fit familier, — beaucoup de responsabilités pèsent sur mes épaules; les wagons sont peut-être ma plus grande affaire, mais ils ne sont pas la seule; j'ai besoin d'un chien fidèle qui exécute une consigne sans en chercher l'origine ni la destination... En Afrique, j'aurais pris un nègre, ici j'ai choisi Claude... et j'émetts la prétention d'être tout son horizon.

—Nous verrons...

—C'est tout vu!... Je connais ce garçon-là comme je connais mes machines...

—Attention!... Il a du coeur!...

Dietzch alors se met à rire, car, évidemment,